

— — — — —
L'Appel du Large

Camille Colmin

— — — — —



Tabou

CAMILLE COLMIN

L'Appel du Large

Roman

COLLECTION



TABOU ÉDITIONS
91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

© 2014 Tabou Éditions, tous droits réservés.

Première édition

1.1000.CP.01/14

*« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »
(Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)*

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite. Les articles L.335-2 et L.335-3 du Code de la Propriété intellectuelle punissent les contrevenants à une peine de trois ans d'emprisonnement et 300 000 euros d'amende.

Imprimé en UE par Color Pack, 4400 Nyiregyhaza, Hongrie

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014

ISBN édition papier : 978-2-36326-026-0

ISBN édition numérique : 978-2-36326-517-3

*Un homme sans défaut
est comme une montagne sans crevasse,
il ne m'intéresse pas.*

— René Char

Écrire sur le plaisir... c'est l'orgie suprême.

— Catherine Breillat

*Il m'est arrivé ce qui arrive à bien des romanciers,
je me suis épris d'un de mes personnages.*

— William Faulkner

Préface : *The sound and the fury*

Défense et illustration de la langue... érotique.

— Joaquim du Balai

Un bon écrivain est un écrivain "sensuré".

— Bernard Noël

Prologue

Quelle idée a eue notre ami Gilles de s'en « îler » à la Réunion ? Ce mauvais mot, cette scorie a tourné dans mon esprit quelques jours, montrant par là que la nouvelle m'avait profondément touchée. Seychelles ou Sainte-Hélène, ce petit chaudron mal clos jailli de l'océan indien où il va accoster ? C'est beau ces pentes d'une terre intense. Nature profuse, cirques immenses, rocs vertigineux, bords de mer réduits accueillant une litanie de lieux à saints, un monde métissé et paisible d'ethnies, de religions, de saveurs et de couleurs dans un calme « vivre-ensemble » comme dit notre ami Fabrice de la Ravine des Cabris. On en a vite fait le tour mais... ça dépend des heures. Un paradis pour randonneur certes mais pour un habitué des salles de spectacle, de concerts, d'expositions, de conférences et des parterres de théâtres, le programme est un peu maigre.

Cette soudaine volonté de mutation nous a interloqués mon mari et moi. Nous avons préparé un très bon repas pour saluer – non pas fêter – son départ qui nous attriste. Nous avons, l'un et l'autre, grande estime pour l'enseignant et profonde amitié

pour l'homme. Avant de nous quitter il m'a remis, avec un drôle de sourire pincé, un dossier assez épais. Il sait combien les parfums entêtants de l'écriture m'émoustillent. J'ai, sous mon nom, publié trois romans. Il me proposa de faire de ce dossier la matière d'un prochain livre. C'était une façon de couper certains ponts, de calligraphier le mot fin. L'écrit qu'il avait entrepris était une tentative de mise au clair qu'il n'avait pas réussi à mener à son terme. Un retour bouillonnant sur lui-même pour tenter de comprendre par quel mystère sa tendresse de jeune enfant avait disparu, comment et pourquoi il était devenu ce garçon taiseux, cet adolescent meurtri, cet homme viril aux sentiments caparaçonnés capable d'errements. Il avait tenté de m'expliquer cette quête difficile. Il comptait sur moi pour avancer dans cette recherche me proposant d'en faire un nouvel ouvrage, me prêtant assez de talent et un œil neuf pour que j'aie gratter pour lui là où ça fait mal. C'était d'abord, sans doute, une manière de nous mettre dans le secret de ses errances de l'année écoulée et de répondre à notre curiosité alarmée. Je crois que, sans se l'avouer, il tirait une satisfaction malsaine de sa forfaiture. J'ai accepté ce challenge un peu par amitié, beaucoup par jeu et par curiosité.

Le dossier contenait les lettres de deux élèves qui sont maintenant à l'université, un compact disque, des notes et une soixantaine de pages rédigées de sa main dans lesquelles j'ai retrouvé son humour et cette petite manie qu'il a de jongler avec les mots pour masquer ses sentiments.

Il avait fait le choix d'abandonner le « Je » trop personnel de l'autobiographe pour celui, moins impliquant, du « Il » narrateur. J'ai échangé longuement avec lui pour approcher ses sentiments, comprendre ce qu'il avait ressenti pendant ce temps de revanche malsaine. Il avait répondu à toutes mes

interrogations, son visage se colorant parfois de confusion. Il est vrai que nos confidences d'amis avaient été, jusqu'à ce jour, d'une grande pudeur. Mon éditeur a accepté ce manuscrit inattendu que j'ai signé sous un nom de plume : Bernadette. Une plume temporaire pour un unique ouvrage dont j'ai accouché pour une part, oserais-je dire, sous X. Oui, anonyme ! Je n'avais pas envie de perdre mon temps à justifier auprès de quiconque le pourquoi de ce nouvel ouvrage. C'est peut-être une forme d'auto-censure même si je pense ne pas m'être « censurée » en portant la parole de ces trois personnages. Bien entendu, je ne tiens pas à être une bonne écrivaine...

J'ai très souvent utilisé des pages de Gilles, des lignes qu'il avait commises, telles qu'elles étaient rédigées, pour nourrir ma propre écriture et enrichir la trame de ce qu'il avait intitulé : L'Appel du large.

La vie du corps dans l'action sportive m'est totalement étrangère. Sur ce sujet les pages sont les siennes ainsi que celles relatant les débordements des sens et l'histoire de sa propre libido. Je dois avouer aussi que je ne suis pas une spécialiste de la sexualité même s'il m'arrive, à moi aussi, de me laisser aller avec bonheur à ma sensualité. Je n'ai connu qu'un homme : mon mari. Je suis une femme comblée et heureuse. Je sais que le domaine du sexe et des relations amoureuses est un monde immense, profond, touffu, riche de bonheurs mais aussi de frustrations, de hors-la-norme, de croyances, de rites. Ce sont ces difficultés, ce foisonnement, qui m'ont poussée à me lancer dans cette Amazonie littéraire.

La Fontaine, Musset, Bataille, Aragon, Miller, Mandiargues, Duras, Durrel, Gauthier, Besson, Noël entre autres belles plumes

classiques, ont eu le courage de mépriser les conventions et le grand-guignol des bien-pensants pour publier, sans masque, des poèmes, des livres entièrement érotiques ou à chapitres... non chapitrés dont ils assumèrent fièrement la paternité. Tout comme Picasso, Bellmer, Man Ray ont également fait dans l'image crue. Rimbaud a écrit *Le dormeur du val*, Verlaine *Le ciel est par-dessus le toit*. Ils ont aussi commis ensemble *Le sonnet du trou du cul* ! Voilà où en était ma connaissance de la littérature érotique avant que le manuscrit de Gilles ne m'oblige à me questionner sur le présent littéraire. Une recherche aisée et des lectures m'ont affirmé l'existence de très bons et multiples auteurs du jour. Tous les grands éditeurs d'aujourd'hui ont ouvert un « enfer » juteux qui ne bouscule plus guère l'ordre moral bourgeois (il en fait son beurre...) et cela sans les risques encourus et assumés, dès avant mai 68, par la belle écrivaine et forte éditrice Régine Deforges quand elle publia *Le Con d'Irène* de Louis Aragon et par Jean-Jacques Pauvert – le transgresseur transcendeur – quand il fut maintes fois poursuivi pour avoir publié Sade, Genet, Bataille. Une belle tumescence... de publications depuis le début de ce siècle.

N'étant pas une grande plume, étant sans doute un peu « coincée », j'ai eu moins de courage quand j'ai composé mes premiers ouvrages. Comme chacun sait l'érotisme de l'un est parfois la pornographie de l'autre, le premier étant toujours peu ou prou à la limite du second. La frontière qui les sépare fluctue pour chacun. Une même description de relations charnelles sera qualifiée de normale, de pornographique, érotique, canaille, coquine, croustillante, d'égrillarde, de polissonne, obscène, indécente ou gaillarde par l'un ou l'autre. Les aspects étonnants, parfois scabreux, de cette aventure d'un jour m'ont vraiment étonnée. Ils risquent parfois de choquer les lecteurs mais on ne peut faire de bonne cuisine sans matières fussent-elles frugales.

Si la cuisson est à point, l'assaisonnement réussi, la table mise avec art et les vins bien choisis, la frugalité devient alors finesse pour des agapes qui réjouissent les sens et l'esprit. Je suis assez pudique et n'avais jamais, à ce jour, fait d'excursion dans la contrée de l'érotisme. J'ai travaillé et publié sur le Moyen Âge. Plutôt sur l'amour courtois que sur la luxure comme on disait, alors, à propos de la fête charnelle. À la lumière de ce nouvel ouvrage j'ai découvert que, comme beaucoup d'auteurs avant moi, j'avais inconsciemment auto-censuré les aspects érotiques de mes écrits, que j'étais toujours restée à la porte des chambres d'amour de mes héroïnes, qu'il manquait, dans leurs aventures corporelles, tout un pan caché de leur personnalité comme si je les avais médusées, comme si j'avais enlevé telle scène ou tel acte, pourtant indispensable, du théâtre amoureux. À travers les écrits de Gilles, de Soizic et de Catherine, j'ai pu approcher ces aspects mal connus de moi et indispensables à la compréhension de leur personnalité. Tout bien réfléchi, peut-on séparer les corps des pensées ou des actes des acteurs ? Nos personnages sont-ils des hommes et femmes-troncs ? Au-dessous du nombril : « Circulez, il n'y a rien à voir ! Du balai Joaquim ! ». Les sexes, les descriptions de leur beauté, de leurs attentes, de leurs convulsions, ou de leur sommeil libidinal sont nécessaires – autant que peuvent l'être celles des sentiments – à la compréhension des êtres. Ils sont une part du sentiment, par instants même, sa seule part. L'édulcoration pudibonde de mes anciens écrits m'apparaît maintenant comme mensongère par omission et stupide littérairement, une émasculatation du sentiment amoureux, une fade décoloration de la tendresse ou de la passion qui sont, avant toute chose, tendresse et passion pour un autre corps. Les auteurs – comme font les enfants avec leurs poupons – créent des personnages, les transforment, les manipulent à leur guise dans ces vies qu'ils inventent pour eux, au mieux, dans la tendresse et le bonheur, au pire, dans la

persécution. Bien peu osent aller au bout de leur démarche dans le « gai savoir ». J'espère avoir fait la sourde oreille aux injonctions secrètes du flic qui sommeille dans notre « servile ». Si ce n'est le cas, flagellez-moi car comme dit J. Salomé : *Un livre a toujours deux auteurs, celui qui l'écrit et celui qui le lit.*

Voluptueux de tous les âges et de tous les sexes, c'est à vous seuls que j'offre cet ouvrage. N'est-ce pas ainsi que commence La Philosophie dans le boudoir du vilain Donatien-Alphonse-François, Marquis de Sade ? Il écrit aussi par ailleurs : Ce n'est pas ma façon de penser qui a fait mon malheur, c'est celle des autres.

Les deux lettres que j'ai utilisées sont livrées in extenso. J'ai corrigé l'orthographe parfois fantaisiste de Soizic et quelques impropriétés. Je me suis plus d'une fois surprise à sourire devant le culot, l'humour, le jeu provoquant de cette jeune femme que je pensais complexée. À cette occasion, j'ai eu la confirmation que je connaissais bien mal mes élèves.

Rien à redire de la maîtrise grammaticale de Catherine, mais j'avoue que la culture, la lucidité, la hargne politique et le brio de cette jeune battante me laissent pantoise quand elle s'exalte. Les turpitudes familiales dont j'ai eu connaissance m'ont éclairée sur l'étrange personnalité de Catherine, sa violence contenue, ses enthousiasmes teintés d'amertume, sa tension constante de chanterelle frémissante sous l'archet barbelé de son géniteur. Après qu'elle se fut confiée à voix retenue, plus encore que dans sa lettre, jusqu'à la limite des larmes, je lui ai rappelé ce mot plein d'espoir d'Albert Camus : *Le bonheur aussi est inévitable.* Son sourire m'a fait chaud au cœur.

L'histoire détaillée de leurs libidos (avec quelle complaisance, du trivial au poétique, de l'enfance à maintenant), leurs comportements érotiques de jeunes filles découvrant leur corps et ses tourments, leurs audaces, m'ont énormément surpris. Je pensais que les rapports à la sexualité avaient peu changé en trente ans, des années quatre-vingts à deux mille dix, que toutes les jeunes filles d'aujourd'hui avaient les mêmes pratiques précautionneuses que leurs mères. Je suis tombée du haut de ma tourelle de naïveté ! Puis j'ai compris que ces demoiselles-là étaient des modèles particuliers, étaient passionnées par les choses du sexe, qu'elles ne s'étaient pas contentées, pendant leur adolescence, de vagues connaissances glanées ici ou là, mais qu'elles avaient énormément lu et beaucoup expérimenté sur le sujet. Un joli modèle, quelque peu outré mais plein d'enseignements du *Comment l'esprit vient aux filles* que n'aurait pas désavoué cette coquine de Colette. Leur indépendance d'esprit et de corps, quasi masculine pour des femmes aussi jeunes, interrogera quelques lectrices. Ces modèles rares existent bel et bien. Je les ai côtoyés.

En trente années d'enseignement j'ai rencontré deux, peut-être trois élèves de cet acabit, de vraies personnalités, volontaires, lucides et ardentes, extraordinairement cultivées pour leur âge, méprisant ce formatage des jeunes sournoisement ourdi par les médias mercantiles à la solde des négriers milliardaires de la mondialisation par l'esclavage, l'abêtissement, la « méculture ». Je les ai gardés en mémoire et dans mon cœur, ils ont illuminé mes années d'enseignement, fait passer la pilule amère de milliers de pages banales ou désespérantes. Je relis parfois leurs copies-copiées. J'ai ressorti, pour l'occasion, tous les écrits de mademoiselle de Monts-et-merveilles.

La construction du livre, telle qu'elle est livrée au lecteur, m'appartient. Les pages qui sont de mon cru, entremêlées aux écrits de Gilles, sont là pour servir de paliers à l'escalier de la découverte. J'ai songé à publier ce livre comme une suite chronologique sans construction, une juxtaposition de faits et de points de vue dans le droit fil du temps écoulé. Je n'ai pas résisté au plaisir de mettre le sel de mon grain dans ce blé à moudre. La première page du dossier était une triple dédicace : à Catherine, à Soizic, à Elisabeth. Je me suis entretenue avec ces trois personnes. Dialogues passionnants, truculents, qui m'ont aidée à comprendre les arcanes de cette aventure charnelle et littéraire et à enrichir très largement mon propos et mes réflexions. Je les ai convaincues de me prêter sentiments, empathie, délicatesse et j'ai obtenu leur accord amusé pour composer ce livre (où rien cependant ne permettra de reconnaître lieux ou personnes) relatant cette étrange odyssee sur l'océan des folies de l'érotisme et la mer houleuse de la vengeance.

Dois-je vous avouer que je me suis beaucoup amusée à rosir les pages de ce roman-canaille ? Vous dire aussi que faire preuve d'imagination pour mieux comprendre, inventer, décrire ces plaisirs – dont celui de Gilles – qui appartiennent à mes trois « Éros » fut diablement... excitant. J'ai mis en exergue de mes chapitres (pour vous en faire profiter) quelques pensées et aphorismes des auteurs « maudits » que j'ai eu le bonheur de fréquenter... récemment.

Cette histoire, forgée sur les corps, les sentiments, les désirs et les plaisirs de mes personnages ne court que sur une journée et une nuit et elle n'émerge pas à la bibliothèque rose. Les êtres de chair et de sang qui en sont les héros, sont, d'ordinaire, assez réservés et discrets. Qui n'a pas une fois au moins, dans son

existence, quitté le chemin balisé de la banalité et de la norme pour aller folâtrer dans quelque sentier secret et pierreux ?

*L'érotisme fait peur parce qu'il excelle dans l'excès,
s'épanouit dans la surabondance et l'illimité.
Il élève l'instinct au rang d'un art d'aimer
et donc de vivre.*

— Sophie Chauveau.
Éloge de l'amour au temps du sida.

Chapitre I

Soizic m'a dit s'être installée tout au fond de l'autobus qui l'emmenait à l'extérieur de la ville pour rejoindre la maison familiale. Elle avait ouvert un bouquin qu'elle ne lisait pas. C'était un prétexte pour avoir la paix, pouvoir se promener dans le rêve éveillé, ou le cauchemar, qu'elle avait fait à partir de dix-huit heures, ce jour-là. Elle pensait à ce qu'elle pourrait raconter dans le long pensum exigé par ce diable de Gilles Barpesec. Bien qu'elle apprécîât les cours de français, elle ne se sentait pas très littéraire, disons plutôt, habile rédactrice. Vingt pages au moins étaient exigées. Elle avait, pour ses dix-sept ans, une pensée claire, réfléchie, fondée sur de riches lectures mais n'avait pas de facilité pour l'écriture par trop de précautions, de doutes dans ses formulations. Chaque phrase écrite lentement était pesée, relue, jamais parfaite, souvent chargée. Je l'encourageais en marge de ses devoirs de français et aussi de vive voix à dépasser cette pusillanimité rédactionnelle en préférant les phrases courtes, en se lançant sans complexe car ce n'étaient pas les idées qui lui manquaient.

Je savais aussi que, comme son amie Cathy, elle lisait beaucoup ayant la chance d'avoir des parents qui avaient résisté à la mode des jeux vidéo, de ces consoles souvent guerrières qui portent bien leur nom, qui servent à « consoler » les enfants trop longuement abandonnés par des parents ne s'occupant plus guère que d'eux-mêmes. Les émissions de télévision étaient limitées, choisies par sa mère. Restaient la musique (son option au lycée), les bouquins, quelques sorties anniversaires, le handball du mercredi à l'association sportive, le théâtre, les concerts. C'était un emploi du temps fort bien rempli pour une élève de terminale. La bibliothèque familiale était richement dotée par maman qui avait, avant son mariage, travaillé en librairie. Elle avait un grand amour de la lecture, avait passé le virus à sa fille. Elle y piochait souvent dans les bouquins de sa maman. Plus encore, depuis quelques années, quand elle avait découvert la clé de la petite bibliothèque de coin dans la chambre parentale. Diablement intéressants les rayonnages de ce vieux meuble en noyer ! Surtout le second rang où elle avait trouvé quelques œuvres immortelles et inattendues : une *Odyssée* qui racontait les voyages d'un Ulysse érotique célèbre là pour son membre démesuré. Une version que l'on attribuait pourtant bien à Homère et dont il existait jadis, paraît-il, plusieurs moutures toutes plus coquines les unes que les autres. Un *Quosimado* de Jau-k Scob que n'aurait pas renié le père Hugo, puceau à vingt ans, mais qui s'était ensuite copieusement rattrapé jusqu'à l'âge remarquable de quatre-vingt-trois ans. Le plus haut second rayon était la cache de son père qui aimait beaucoup la littérature illustrée. Monsieur Leblanc était un lecteur-regardeur qui possédait, entre autres, la collection entière de Manara : *L'intégrale de l'Invisible*, *Révolution*, *Mémory*, *Gullivériana*, *la métamorphose de Lucius*, *Aphrodite*, *L'art de la fessée* (celui-là les avait beaucoup remuées Cathy et elle, m'avait-elle confié...) mais aussi quelques bons ouvrages salés sans illustration. Papa,

avait-elle ajouté, devait être très amoureux de maman car le visage de celle-ci avait de grandes ressemblances avec l'héroïne du *Parfum de l'invisible* : un visage en pointe, des yeux de chat très écartés, un petit nez et cette peau sans le moindre pli, comme poudrée, qui lui donnait cet air d'étrange jeunesse comme si elle avait été la grande sœur de Soizic. Sade illustré à l'eau-forte voilà qui allait bien au vilain marquis. L'héroïne de Pauline Réage croquée par Dubigeon c'était très étonnant et inquiétant pour une jeune fille. O et son corps livré aux hommes, aux liens, au fouet, n'avait cessé de hanter son imaginaire pendant que Gilles Barpesec chauffait ses arrières. Soizic s'était fait un petit paradis dans l'enfer de la bibliothèque parentale et Cathy, elle aussi, en avait fait son miel.

Elle allait devoir se faire violence, écrire au kilomètre, sans souci de style ou de perfection. Longue haleine. Autant s'y mettre de suite en jetant des notes sur un cahier pendant le long retour vers le familial Moulin de la Motte. Elle avait souri en trouvant son entame qui résumait parfaitement sa rencontre avec un Gilles Barpesec nouvelle mode : *cher père Cordelier !* Elle avait fait galoper son Pilot, sans recherche, comme cela voulait venir. J'ai livré cette lettre dans son intégralité.

Mon Pensum. (Dense-homme ? Danse-homme ?)

Cher Père Cordelier.

Mon premier souvenir de sexe ? J'avais six ans, je crois. À cette époque je réclamais toujours le bain avec papa. J'étais debout dans la baignoire. Mon père me lavait entre les fesses. Tout en rinçant le gant de toilette il a dit à ma mère qui se brossait les dents à côté :

Table des matières

Prologue	7
Chapitre I	17
Chapitre II	35
Chapitre III	53
Chapitre IV	73
Chapitre V	93
Chapitre VI	109
Chapitre VII	133
Chapitre VIII	171
Chapitre IX	185
Chapitre X	215
Chapitre XI	261
Chapitre XII	309
Épilogue	345

Chez le même éditeur

Le Foutre de Guerre
Son Excellence Otto

SexReporter
Ange Rebelli

Les Seigneurs
Virgil Auneroy

Esse
Alexandre Gamberra

*Comment je me suis tapé Paris ?
ou l'origine de la misère*
Arthur Vernon

Moralopolis
Catherine Marx

La pâle heure sombre de la chair
Julie-Anne de Sée

Correspondance Charnelle en gare du désir
Clara Basteh

Le Journal d'un Maître
Patrick Le Sage

Dans la même collection

Devenir Sienne

Eva Delambre

Priapées

Françoise Rey et Patrick Barriot

Les Agonies de l'Innocence

Violetta Liddell

Souvenirs lamentables

Françoise Rey

S'inventer un autre jour

Anne Bert

Médium

Alan Janic

Transports en commun

Denise Miège et Leeloo Van Loo

Ultime retouche

Françoise Rey

La peur du noir

Françoise Rey

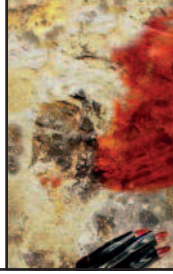
Le Concierge

Jean-Michel Jarvis

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UNION EUROPÉENNE SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE COLOR PACK,
EN JANVIER 2014.
DÉPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 2014

Camille Colmin

L'Appel du Large



Pourquoi Gilles s'est-il un jour enfui vers l'île de la Réunion, abandonnant subitement derrière lui un travail stable, sa famille et ses amis ? Les lettres qu'il a laissées derrière lui sont autant d'indices qui aideront ses proches à résoudre cette énigme. Ils y apprendront comment deux donzelles, diablement séduisantes et particulièrement aguicheuses, ont pu changer le destin de cet homme à la vie bien ordonnée.

Confronté aux affres du désir, Gilles y répondit avec un élan démesuré, fasciné par la beauté et l'appétit sexuel de celles qui faillirent lui faire perdre la raison. L'exil devint sa seule issue.

La grande littérature, les idéaux politiques et l'amour de la vie agitent l'esprit curieux de Camille COLMIN. À ses yeux, rien ne devrait souffrir de platitude : plutôt être indécemment vivant que fade et éteint. "L'Appel du Large" est son premier roman, un texte au souffle puissant, comme une exhortation à l'exil pour retrouver la raison sur des terres plus sereines.

Photo de couverture : "Jour de Lilith" par Nath Sakura

Tabou

COLLECTION



www.tabou-editions.com

ISBN édition papier : 978-2-36326-026-0
ISBN édition numérique : 978-2-36326-517-3